

## Un avenir et une espérance

Psaume 30 ; Marc 5, 21-43, dimanche 27 juin 2021, Evelyne Zinsstag

Chère Communauté

J'ai été très surprise de trouver dans le lectionnaire ce passage de l'Évangile de Marc pour le culte d'aujourd'hui. Pendant des siècles, l'histoire de la guérison de la femme aux pertes de sang n'a pas été beaucoup lue ou commentée par les théologiens. Elle est liée à de puissants tabous, tabous qui ont perduré à travers les siècles, tabous qui n'ont commencé à être remis en question dans les dernières décennies seulement : la menstruation, plus encore les pertes de sang pathologiques de l'utérus ; et la femme célibataire – car en dehors peut-être des couvents monastiques du moyen âge, une femme qui n'est ni mariée, ni mère d'enfants, a toujours été marginalisée dans la société. Une femme qui de plus souffrait de pertes de sang pendant 12 ans n'avait, au temps de Jésus, très probablement ni connu une vie mariée, ni fondé de famille. Elle vivait une vie isolée et pauvre.

Elle avait sans doute vécu toute sa vie de femme adulte comme une malédiction, comme un cauchemar. Ses pertes de sang la rendaient impure selon les commandements bibliques, et l'obligeaient de se retirer de tout contact humain et social. Elle n'avait ni droit de participer au culte, ni même d'entrer dans les cours du Temple à Jérusalem ou dans une synagogue. Elle n'avait pas même le droit de toucher ou de se laisser toucher par autrui, car tout contact physique avec elle rendait l'autre impur, et elle était donc obligée de dissimuler sa condition aux autres, ou de s'isoler complètement. Elle avait donné tout son argent aux médecins, sans succès : et à son isolation et à sa maladie s'ajoutait encore la pauvreté. Les lois rigides de pureté dans le judaïsme ancien illustrent la manière cruelle dont les sociétés peuvent se détourner de toute infirmité, comment elles peuvent contribuer à courber d'avantage une personne souffrante au lieu de la redresser. Tout au long de son histoire, l'Église de son côté a peu œuvré pour la valorisation et l'inclusion de femmes courbées sous de telles souffrances physiques et sociales.

Jésus a manifesté une différente attitude envers la femme qui interrompit son chemin vers la maison de Jaïrus. Cette différence est marquée dans le texte de l'Évangile autant au niveau langagier que symbolique. Cette histoire d'une double guérison, presque d'une double résurrection, a aussi une portée pour notre vie de communauté d'aujourd'hui. Regardons-là donc de plus près. L'Évangile selon Marc aime combiner deux histoires contraires à première vue pour faire ressortir des accents particuliers sur le message à en tirer. L'histoire de la fille de Jaïrus et de la femme aux pertes de sang en est un exemple remarquable. Les deux ont plusieurs choses en commun qui se distinguent en même temps les unes des autres :

Premièrement, les acteurs principaux – Jaïrus, dirigeant de synagogue honorable et distingué, et une femme inconnue, pauvre et marginalisée, approchent Jésus pour recevoir son aide. Jaïrus le fait de devant, en parlant à Jésus. La femme le fait de derrière, sans parole, en essayant de rester invisible. Jésus perçoit leur souffrance à tous les deux. Les foules qui les entourent soulignent ce fait : Jésus connaissait la souffrance du peuple, des riches et des pauvres, des humbles et des honorables, et il voulait le guérir entièrement.

Deuxièmement, la parole et le toucher : Dans ses rapports avec Jaïrus, dont la fille est menacée d'une mort physique, Jésus agit par la parole. Il contredit ceux qui annoncent la mort de sa fille à Jaïrus. Il encourage ce dernier par une parole : « Ne crains pas, crois seulement. » Arrivé à la maison de Jaïrus, Jésus se met en colère contre ceux qui se moquent de lui. Et finalement, il redresse la fille en lui disant : « Jeune fille, lève-toi. » De simples appels suffisent pour effectuer la guérison dans cette histoire qui parle pourtant de mort physique. La guérison de la femme aux pertes de sang, elle, a le contact physique au centre. Cette femme qui rendait tout impur qu'elle touchait, a osé plonger dans une foule pour attraper le manteau de Jésus. Dans les dix phrases qui racontent son histoire, le verbe grec *haptomai* apparaît quatre fois. *Haptomai* signifie attraper, toucher dans le sens de « greifen », sentir et tenir véritablement. Cette femme courbée sous l'isolation, assoiffée de rapports véritables et tangibles, fut guérie par un simple contact avec Jésus, sans aucune parole, mais où Jésus sentit tout de suite une force sortir de lui.

La *dynamis*, la force, est d'ailleurs le terme utilisé par les Évangiles pour parler des guérisons miraculeuses de Jésus : ce sont des événements où la puissance divine se manifeste, autant par la parole que par le contact physique. Ici se trouve d'ailleurs une raison de plus pourquoi les théologiens des siècles passés

préféraient éviter cette histoire – et pourquoi elle peut nous rendre mal à l’aise encore aujourd’hui : Le besoin de cette femme de *toucher* un objet pour être guérie ressemble à de la superstition, presque à une croyance magique – et déjà les Evangiles soulignent tous que les œuvres de Jésus n’avaient rien en commun avec les *thaumata* et les *therata*, les miracles surnaturels des charlatans contemporains. Les actes de Jésus, eux, étaient effectués dans la *dynamis* de Dieu.

Et un autre terme relie les deux guérisons : celui de la *pistis*, de la foi. Ce fut par sa foi que la femme fut sauvée. Et à Jaïrus, Jésus ordonna de « croire seulement ». Dans la foi, la force de Dieu se déploie. La foi est la relation d’amour entre Dieu et un individu – qu’il soit honorable ou humble, fort ou infirme – une relation de confiance et d’intimité qui rend fort au milieu de la faiblesse, qui renouvelle l’espoir au milieu des douleurs et qui inspire ceux autour. Les guérisons de Jésus n’étaient pas des simples guérisons physiques ou individuelles. En guérissant une personne, Jésus guérissait tout son entourage, oui, chaque guérison est une image pour la guérison du peuple entier. Le prochain accent illustre ce point.

L’histoire parle de deux filles au sens familial : la fille de Jaïrus, et la femme inconnue que Jésus appela « ma fille » – l’unique fois qu’il fit cela dans tous les quatre Evangiles ! Cette histoire nous parle donc de l’appartenance à une famille, de l’inclusion dans un réseau portant. Cet aspect est central en vue de la marginalisation que vivaient les femmes sans appartenance, et sans doute la femme qui toucha le manteau de Jésus. Grâce à sa foi, elle devint membre de la famille de Dieu. Et le témoignage de son histoire nous est rendu jusqu’aujourd’hui pour nous inspirer de « croire seulement » à notre tour. La fille de Jaïrus, elle, est guérie après un acte qui semble opposé à l’inclusion de la femme : Jésus chasse d’abord presque tout le monde de la maison avant de redresser la fille. Dans l’intimité avec ses parents, libérée des curieux et des spectateurs, la fille de Jaïrus se lève et marche. Elle a douze ans, l’âge où une fille devint une femme dans le monde antique. Dans deux ans au plus, si tout allait bien, elle serait mariée et bientôt mère de famille. L’on peut s’imaginer ce passage angoissant, autant pour la fille que pour ses parents. En assurant l’intimité de cette famille, Jésus semble leur accorder du temps : il affirme l’appartenance de la fille à ses parents, et pas encore à quelqu’un d’autre.

Le nombre 12 est le dernier accent important dans les deux histoires. Il indique l’âge où la fille de Jaïrus devient femme, d’un côté, et la durée de la souffrance de l’autre femme, sans doute âgée entre 24 et 26 ans. Le nombre 12 est aussi le nombre symbole pour l’intégralité et l’intégrité du peuple de Dieu. Dans ces deux récits de guérison, Jésus établit d’un côté *l’intégrité du peuple* : Comme il chasse les spectateurs de la maison de Jaïrus, et protège l’intimité entre les parents et leur fille, Jésus est venu pour rétablir et protéger la relation entre le peuple et Dieu, c’est-à-dire son père et sa mère. De l’autre côté, Jésus assure *l’intégralité du peuple* en accueillant dans la famille de Dieu une femme exclue pour des raisons rituelles et en la libérant de sa souffrance. Chacun et chacune qui croit au milieu de sa peur, qui se confie à Dieu avec toutes ses inquiétudes, trouvera refuge dans cette famille.

Voici d’ailleurs ce dont parle le Psaume 30 : Le chanteur du Psaume, David, rend grâce à Dieu d’avoir été rétabli face au danger de la mort, d’avoir reçu un « avenir et une espérance » comme le dit le prophète Jérémie. Selon la croyance antique juive, celui qui ne produit pas de descendance pour poursuivre sa lignée jusqu’au jour de la venue du Messie, ne sera pas compté parmi le peuple vivant. Voilà l’origine du problème de la dévalorisation des femmes qui restaient sans enfants, et l’arrière-fond de la situation tragique de la fille de Jaïrus et de la femme aux pertes de sang. A partir d’ici, l’ampleur du miracle que Jésus effectua en guérissant ces deux femmes devient tangible.

Nous apprenons que la véritable guérison se fait si nous croyons, si nous osons nous confier à Dieu dans toutes nos détresses. Nous apprenons que sur la base de cette relation d’amour et de confiance, nous pouvons aussi guérir dans nos relations sociales. En tant que communauté, nous apprenons à vivre dans un esprit d’intégration et non d’exclusion, un esprit d’accueil, de patience, d’ouverture les uns envers les autres. En même temps, au milieu des enjeux de la vie communautaire, nous apprenons aussi de protéger l’appartenance au Dieu un et d’assurer une intégrité dans la foi : Non dans un idéal conservateur, mais en restant attentifs les uns pour les autres et en se réjouissant de cheminer ensemble vers le royaume de Dieu. Amen.